

Le baquet de crabes

Maria José Garcia Oramas, Silvia Radosh Corkidi

Cet article a été écrit à la suite d'une communication faite en atelier lors du 4e Colloque *Cliopsy*.

Dans le séminaire « Le psychanalyste et son baquet » (1987), Jean Laplanche affirme que tout espace analytique est construit en introduisant un processus progressif délimité par trois éléments fondamentaux : le cadre, le type de discours qui s'établit entre analyste et analysé et la position de refus de l'analyste. C'est ce dispositif qui permettra le déploiement du transfert et, avec lui, la possibilité de guérison, but ultime du processus analytique.

L'image du « baquet » fait allusion à la formation d'un espace comportant un dedans et un dehors : vers l'extérieur, il est délimité par une paroi externe qui consiste dans un rituel relativement fixe comprenant les règles formelles de la situation (rythme des séances, durée, paiement, position allongée, etc.) et, vers l'intérieur, par une paroi interne faite de la relation et du discours qui s'établissent entre l'analyste et le patient selon le principe de la libre association de la part du patient, et de la part de l'analyste, de l'interprétation et du refus de répondre aux questions, de donner des conseils ou des consignes. Le résultat de cette confrontation, dit Laplanche (1987, p. 50), « est une régression qui est le transfert lui-même » et l'instauration du transfert rend possible le processus de la cure.

Dans ce processus, l'attitude de l'analyste, sa neutralité bienveillante envers le discours de l'autre, tolérante, *a priori* favorable à toute manifestation de l'inconscient et son attention flottante, c'est-à-dire un investissement identique envers tous les contenus sans les juger, est ce qui garantit « pour l'analyste, la possibilité de survivre en tant qu'être humain à une société donnée et, pour l'analysé, de trouver la condition exclusive de sa liberté de parler et de fantasmer » (*id*, p. 52). Le baquet est un dispositif normatif nécessaire auquel ni l'analyste ni l'analysé ne peuvent se soustraire.

La question de savoir s'il est possible de mettre en place des dispositifs analytiques ayant d'autres buts que la cure est toujours d'actualité. Pour Laplanche, tant que les éléments que nous avons soulignés sont maintenus, le dispositif analytique peut avoir d'autres applications à la vie quotidienne et aux phénomènes culturels. Comme lui et d'autres auteurs tels que Kaës (1993), Anzieu (1999), Pichon Rivière (1970), nous considérons que le dispositif peut être « exporté » vers le domaine des groupes et des institutions. Bleichmar (2010) parle de « psychanalyse extra-muros », c'est-à-dire de dispositifs mis en place en dehors du cabinet et créés pour répondre à des situations spécifiques de vulnérabilité sociale, comme l'intervention en situation de crise, auprès de victimes de catastrophes naturelles, de guerres, de dictatures, etc. Il s'agit de dispositifs analytiques basés sur la même théorie et la même méthode, comprenant les éléments de base exposés par Laplanche mais avec des participants et/ou des buts

différents. Dans cet article, nous parlerons d'un de ces dispositifs d'orientation psychanalytique dans le domaine des groupes et de la psychologie sociale clinique : les groupes de réflexion.

Groupes de réflexion à orientation psychanalytique

Les groupes de réflexion à orientation psychanalytique s'inscrivent dans le cadre que nous avons décrit et se sont développés en Amérique latine à partir des années 1980 (Radosh, 2006). Ce dispositif a été créé dans le but de réfléchir sur le processus groupal, les angoisses, les conflits, les obstacles au sein du groupe lui-même et de son parcours institutionnel. Son but est de prendre en considération et, dans la mesure du possible, de clarifier, décoder quelques-uns des phénomènes inconscients qui circulent dans les groupes, favorisent en partie la richesse de leur production et peuvent être des obstacles à leurs objectifs. Les références théoriques sur lesquelles ils se basent sont la psychanalyse, l'analyse institutionnelle (Lourau, 1971), les conceptualisations foucaaldiennes du pouvoir (Foucault, 1992), castoriadiennes de l'« Imaginaire Social » (Castoriadis, 1986) et les apports actuels de la linguistique (Lacan, 1966). Ces groupes sont apparentés aux « groupes opératifs » de Pichon Rivière (1970), aux « groupes de formation » d'Anzieu (1999) et aux « groupes Balint » (Balint, 2003). La distinction entre ces différents types de groupes se fonde essentiellement sur des éléments tels que l'encadrement, la participation et l'aspect spécifique ou non des thèmes à travailler, en lien avec les références théoriques sur lesquelles ils s'appuient. Par exemple, il existe une polémique sur la question de la « tâche » des groupes opérationnels. Nous savons que la « tâche initiale » est le moteur de démarrage. Dans la mesure où l'on peut penser que tout groupe travaille autour d'une « tâche », même si elle est indéterminée, comme par exemple « réfléchissons sur le groupe », on fera la distinction entre « tâche manifeste » et « tâche latente ». Le groupe de formation s'éloigne un peu de cette notion de tâche pichonienne, au sens où, dans les groupes de réflexion, la proposition est plus indéterminée, l'objectif étant de susciter le travail groupal en invitant à « associer librement » et en instaurant une série de « règles » plus proches de l'encadrement psychanalytique autour d'un thème d'intérêt groupal.

Le cadre du Groupe de Réflexion (les règles qui l'organisent, le temps, l'espace, le ou les coordinateurs) doit permettre la création d'un espace de confiance où peuvent se déployer les discours singuliers, pluriels et divergents des multiples subjectivités ainsi que leurs inter-relations et où les signalements ou interprétations se présentent de manière toujours hypothétique comme des thèmes pour réfléchir. Freud disait que le patient, en écoutant une interprétation, pouvait avoir diverses réactions, dont l'une était de la nier, ce qui à son tour pouvait signifier qu'elle était juste ; une autre était de l'accepter mais sans produire aucun *insight*, ce qui n'était d'aucune utilité ; une autre était de ne pas faire cas de l'interprétation, mais

au bout de quelques mois et même parfois d'une année, le patient apportait cette interprétation comme quelque chose qu'il avait lui-même découvert ; une autre manière encore était, sans nier ni affirmer, de montrer dans les associations suivantes que l'interprétation était pertinente. L'interprétation qui s'offre sera toujours au début une hypothèse proposée pour que le patient ou le sujet qui l'écoute puisse y réfléchir, y penser, l'élaborer et peut-être même la faire sienne ou non (Radosh, 2003).

Il n'y a pas de thème qui soit considéré comme non pertinent. Idéalement, la demande des participants doit converger avec le désir du coordonnateur de travailler avec et pour le groupe. Si un coordinateur n'a pas ce désir mais le fait malgré tout, cela aura des conséquences négatives puisque ce désir est nécessaire pour que le groupe existe et soit productif. Si des thèmes plus personnels surgissent, ils seront travaillés dans le contexte groupal et toujours en tant que « porte-voix » ou « porte-parole » (Kaës, 1994), en lien avec tout le matériel qui surgit dans le groupe, les rêves, les métaphores, etc. Il est différent en cela des groupes thérapeutiques où, même quand la majorité des interprétations s'adressent au groupe, on cherche à dénouer l'histoire personnelle. Le cadre est stable et rigoureusement respecté : l'endroit et la durée de la session sont fixés, qui pourra être généralement d'une heure et demie ou deux heures, sauf proposition de la prolonger et de faire ce qu'on appelle une « session longue », ainsi que la durée de vie du groupe et la fréquence des sessions (généralement une fois par semaine). Si possible, les participants ne devront pas être plus de douze : on peut travailler avec un plus grand nombre mais c'est plus difficile¹.

Le groupe peut être coordonné par une seule personne si elle a un long parcours théorique et empirique. Cependant, nous savons qu'il y a un plus grand bénéfice à travailler en coanimation parce que, d'une part, deux têtes pensent mieux qu'une seule et, d'autre part, les aspects contre-transférentiels peuvent être travaillés par les deux coordinateurs dans ce que Kaës a appelé une « analyse inter-transférentielle » (Kaës, 1976, 1982), garantissant ainsi une plus grande distance avec la part personnelle qui pourrait être impliquée dans le processus analytique. C'est également utile durant les moments de dramatisation, où un animateur peut « s'impliquer » plus que l'autre.

Dans le cas des groupes de réflexion, les coordinateurs ne jouent pas les rôles, l'un d'animateur et l'autre d'observateur, les deux interviennent quand ils le jugent pertinent, à la différence de ce qui se passe pour le Groupe à tâche selon Pichon et pour le Groupe de Formation. Il est important de signaler qu'il leur est également possible d'avoir recours aux techniques du Psychodrame Psychanalytique (Radosh, 2006).

À la différence de la situation analytique individuelle où seulement deux personnes sont en présence et où les autres personnages sont racontés et « vus » fantasmatiquement – même si Freud disait déjà qu'ils étaient au moins quatre de plus (les parents de chacun des deux sujets) –, dans ce

1. Pour un autre exemple du fonctionnement de ce type de dispositif groupal, cf : Garcia, M.-J., (2011). Le malaise professionnel chez les enseignants : une expérience du groupe de réflexion. *Cliopsy*, 5, 57-67.

mode de travail groupal, l'analyste n'offre pas ses fantasmes aux membres du groupe ni ne projette sur eux ses désirs – idéalement bien sûr – parce qu'« il fait le jeu du mort » comme le propose Lacan (1966). Dans le travail groupal, la présence matérielle de plusieurs autres permet le déploiement de projections et d'identifications multiples, de même que les autres offrent des fantasmes individuels autour desquels, par « résonance », le reste du groupe peut travailler, s'organiser autour d'une imago ou encore autour des fantasmes originaires proposés par Freud (Anzieu, 1999 ; Kaës, 1976). De plus, le discours groupal n'est pas écouté à partir du discours d'une seule personne mais de l'association libre groupale, à partir de la continuité des signifiants de plusieurs sujets qu'offrent ce que Kaës appelle les « porte-parole » ou « porte-rêve » (Radosh, 2006).

En ce qui concerne le rôle du coordinateur, nous partons du présupposé que l'inconscient des sujets agit en toute situation mais se manifeste différemment selon les dispositifs et notamment en fonction de la règle qui les fonde. Dans l'écoute analytique de la production groupale, le discours manifeste est pris comme pouvant être l'expression du discours latent, les effets de l'inconscient étant identifiés à travers les mécanismes déjà décrits dans la cure individuelle : l'identification et la projection mais aussi évidemment le déplacement, la condensation, l'introjection, la dénégation, l'investissement dans le contraire, mécanismes que Freud a rendus visibles dans *L'Interprétation des rêves* (1900).

Nous le voyons, le dispositif instauré dans les groupes de réflexion est un dispositif d'« orientation psychanalytique » en ce qu'il comporte les éléments théoriques et méthodologiques exposés par Laplanche (1987) et se nourrit de divers apports extérieurs déjà décrits. Pour mieux comprendre son fonctionnement dans le champ éducatif, nous exposerons le cas d'un groupe de réflexion qui s'est tenu avec des étudiants à l'Université de Veracruz (Mexique) dans le cadre du diagnostic de participation à la vie universitaire dont le Conseil des Assesseurs du Rectorat de cette université avait demandé la réalisation à une équipe de psychologues spécialistes des groupes. L'objectif était de connaître le degré de participation d'enseignants et d'étudiants à la vie de la communauté universitaire. Pour notre part, psychologues de l'Université de Veracruz, avons invité une équipe d'experts de l'Université Autonome de Mexico, unité Xochimilco, à collaborer à cette expérience, de telle sorte que nous avons coordonné collectivement des dispositifs groupaux de réflexion, les uns avec des étudiants et les autres avec des professeurs, en petits groupes de huit à douze participants formant une population représentative de l'univers académique en ce qui concerne les cursus, les différents campus, facultés et instituts de recherche que compte l'Université de Veracruz.

Nous avons organisé dix groupes au total, cinq d'enseignants et cinq d'étudiants, qui participèrent volontairement à deux sessions de deux heures chacune, avec deux coordinatrices. Chaque groupe était formé d'un nombre identique d'hommes et de femmes de formations diverses, inscrits

aux cinq campus de l'université situés dans différentes villes de l'État de Veracruz. Les sessions ont été enregistrées avec le consentement des participants. Le groupe que nous avons analysé comptait six étudiants de la région de Xalapa et les deux coordinatrices, auteures de cet article.

Le baquet de crabes

La consigne du groupe était de se réunir dans le but de réfléchir ensemble sur la manière de participer à la vie universitaire des étudiant(e)s, chacun(e) s'exprimant librement sur sa participation ou sa non-participation, ses modalités et ses raisons.

Dès le début, le discours groupal tourna autour du manque général de participation des étudiants à la vie universitaire, à partir d'une image populaire de la culture mexicaine qu'un des participants apporta au groupe : le *baquet de crabes*. Le Mexicain se représente comme un individu médiocre, fainéant, sans envie de s'en sortir et immergé dans une culture qui n'encourage pas la participation citoyenne. Cela contraste avec la culture nord-américaine qui, dans les représentations, serait caractérisée par la recherche du dépassement de soi et du succès basé sur l'effort personnel. L'image est la suivante : un baquet rempli de crabes n'a pas besoin de couvercle parce que les crabes mexicains, au lieu de se mettre en file et de s'entraider pour sortir en grimpant les uns sur les autres comme le feraient les crabes nord-américains, se bloquent les uns les autres et s'empêchent tous de sortir.

Pour faire une analogie avec le baquet de l'analyste, la participation se situe dans le cadre d'un espace groupal normatif, socialement délimité qui, au lieu de la faciliter, lui oppose des obstacles. En réalité, ce n'est rien d'autre qu'une signification imaginaire socialement instituée, selon les termes de Castoriadis (1975) qui, en présupposant le manque d'initiative personnelle et de soutien dans le groupe social, décourage les sujets de participer à la vie sociale. Nous considérons qu'au sein des groupes, des métaphores comme celle du baquet de crabes permettent de voir ce qui est latent. Dans ce cas, non seulement il s'agit effectivement d'une signification imaginaire sociale qui date de nombreuses années, mais aussi qui renvoie à tout ce que par la suite ils continueront à exposer dans le groupe, à savoir précisément la méfiance comme signifiant fondamental de leur position paranoïaque et de leur manque de solidarité. D'un côté, cette signification imaginaire tire son origine du social et de l'autre, elle évoque – comme l'expose Kaës (1987) – l'angoisse inconsciente d'être blessé, qui renvoie probablement à son tour à l'angoisse de castration.

Les bases psychanalytiques du groupe de réflexion nous permettent, en premier lieu, de prêter une oreille attentive à ces phénomènes qui révèlent un au-delà du manifeste, c'est-à-dire nous permettent de nous approcher des phénomènes inconscients qui circulent dans les groupes. En second lieu, elles nous aident à observer les formes de relation qui s'établissent entre les

participants et à écouter, à travers leurs libres associations, les liens qui se créent ou non entre eux. Dans ce groupe, se sont exprimés de manière prédominante : la méfiance, la peur, l'impossibilité de se regrouper, l'absence d'espaces pour exprimer ses difficultés, la peur du châtement et de représailles s'ils le faisaient, le chantage et même le fait que des professeurs abusent impunément de leur pouvoir. Nous avons écouté toutes ces voix :

« Comment obtenir cette participation... ça fait peur... je viens d'un village... moi aussi, je suis d'un village où tout le monde se connaît et ici c'est difficile de se faire des relations... nous ne formons pas un groupe... je ne cohabite pas, je ne parle avec personne... il n'y a pas de groupe qui se forme... les recherches en équipe sont difficiles... par e-mail, par Facebook, c'est plus facile... je reste à l'écart, je n'aime pas qu'un conflit se déclenche... nous sommes ensemble mais nous ne nous entendons pas... dans ma faculté, il y a beaucoup de compétition, ils ne sont pas solidaires, ils parlent mal, ils deviennent des ennemis et c'est un conflit pour la société... l'ennemi recherche le pire pour toi, moi je leur dis n'entrez pas en concurrence et donnons-nous des conseils mutuels... la cohabitation est très rare, nous ne sommes pas des personnes très sociables... cette mentalité de crabes existe aussi au sein de l'université, depuis le recteur, les directeurs, les administratifs, on ne leur donne pas d'information, nous sommes individualistes ».

Les anxiétés paranoïaques prédominent évidemment, comme dans tout groupe qui commence, pourrions-nous penser. Cependant, il semblerait que ce soit une caractéristique générale de leurs liens quotidiens, bien que quelques paroles soient fortes, telles le terme « ennemi » et celles-ci : *« j'ai appris à ne faire confiance à personne... il est difficile de se faire des amis... faire confiance à quelqu'un, c'est difficile... il y a beaucoup d'arbitraire »*. On observe deux tendances interprétatives propres au groupe : l'une s'appuie sur l'histoire personnelle : *« j'ai essayé de ne pas suivre ce que j'avais à la maison. J'ai grandi dans une famille très difficile et je ne l'ai pas reproduit »* ; l'autre tendance a à voir avec la situation sociale telle qu'elle se traduit au sein du groupe : *« qu'est-ce qu'on fait avec les problèmes dans les salles, il faut exiger ? c'est difficile, c'est quelque chose qu'on traîne depuis de nombreuses années, il faudrait chasser quelques gros poissons du narcotrafic... nous ne croyons pas tout ce qu'ils disent, à Cholula il y a une pyramide avec au sommet une église, avec ça ils nous disent je suis au-dessus de vous ! notre culture est celle de la peur... nous sommes en train de nous isoler. »*

Leurs interventions manifestent les grandes difficultés de participants à se lier, à former un groupe et à travailler en équipe, une profonde méfiance. Ils parlent de leur fort individualisme et *« d'être ensemble sans réellement se préoccuper de l'autre »*, comme l'a remarqué notamment Bleger, qui a forgé le terme de « syncrétisme dans les groupes » (1964). Les participant(e)s disent qu'ils ne participent pas à la vie universitaire collective parce que le

modèle éducatif ne favorise pas la groupalité, qu'il n'existe pas d'espaces collectifs, ni de loisirs, ni de sports, que les campus et les facultés n'ont pas de cafeteria, de bancs ou d'espaces de réunion, que les étudiants ne se connaissent pas entre eux parce leurs horaires de cours sont différents et, quand ils peuvent travailler en groupe, la compétition l'emporte sur la solidarité et le soutien mutuel. Ils n'ont pas non plus d'espaces de représentation collective, ils ne font pas confiance à leurs représentants et ne savent pas comment se plaindre du manque d'aide universitaire.

Sur ces réflexions, arrive le moment d'une pause durant laquelle les jeunes sortent pour déjeuner ensemble. Au retour, il nous semble qu'ils ont parlé de façon assez conviviale pendant ce moment. Nous soulignons la nécessité de pouvoir compter sur des espaces de rencontre groupaux tels que le dispositif que nous avons mis en place et dans lequel ils ont pu dialoguer, partager des idées, des inquiétudes, des projets. Nous insistons alors sur l'importance de questionner cet imaginaire social sur le manque de capacité à participer collectivement et soulignons la solidarité qui caractérise aussi notre culture et les capacités de chacun, leurs possibilités de créer une participation étudiante groupale qui les rende plus forts individuellement face aux conflits et aux représailles et contribue à l'amélioration de la vie universitaire.

Le groupe prend fin avec les propositions des participants de développer la participation à la vie universitaire, propositions qui, jointes à celles des participants des autres groupes, furent présentées au Conseil Académique des Assesseurs du Rectorat. Nous avons souligné la nécessité de créer des espaces alternatifs de rencontre et de dialogue entre étudiants, avec la participation active des différents acteurs de la vie universitaire puisque, comme le dira l'une des étudiantes : *« les gens aiment bien donner leur point de vue et être écoutés »*, et un autre participant : *« à l'Université, nous avons le privilège de décider si tu veux faire partie d'un groupe ou si tu veux participer et cela dépend de toi, non pas parce que l'école ou les facteurs externes te l'imposent mais parce que c'est ton choix, je suis reconnaissant d'être né au Mexique et de l'étape qui m'est apportée, parce que c'est toi qui choisis et cela me plaît »*.

Pour conclure, nous pensons que le groupe de réflexion à orientation psychanalytique, dans le contexte universitaire, dans une période d'autoritarisme, d'individualisme, de méfiance et de manque de participation, est un outil essentiel permettant de créer des espaces de dialogue et d'écoute d'où naissent des propositions d'amélioration de la vie universitaire, en prenant en compte les opinions de la communauté étudiante et en impliquant de manière active les différents acteurs de la vie universitaire dans ces processus. Ces espaces favorisent le débat, l'échange d'idées et la formulation d'alternatives pour l'action collective ce qui permettra de transformer et de démocratiser l'université.

En ce qui concerne les universités d'autres pays, y compris la France, même s'il est bien clair que les « organisateurs socioculturels » (Kaës, 1987) de ce

groupe ont à voir avec la situation actuelle du pays, certains participants disent cependant : « *le pays a souffert d'un grand retard... il y a peu ou pas du tout de travail, ou mauvais, juste celui qui ressort, c'est pour cela qu'il y a tant de lutte et de concurrence... le Mexique n'a rien, nous copions des modèles extérieurs* ». Cela coïncide avec une situation générale de démotivation, de manque de participation et d'individualisme exacerbé observée dans les sociétés contemporaines, y compris les institutions scolaires d'éducation supérieure. Des espaces groupaux comme celui que nous avons créé permettent que ces organisateurs socioculturels et ceux d'ordre psychique comme l'imaginaire paternelle, autoritaire, puissante et cruelle dont nous avons découvert qu'elle était en train de se transférer aussi en nous, se soient peu à peu élaborés groupalement en trouvant – au moins comme idée initiale – un chemin à suivre pour les participants, puisqu'ils ont dit : « *au fil du temps nous avons vécu dans un stress permanent, nous ne nous rendons plus compte, nous ne voyons plus nos problèmes pour les partager avec les autres... Ici, oui, il y a eu cet espace pour partager, il y a le temps, il y a des espaces, nous devons les chercher, les créer... Je pensais qu'ils allaient nous évaluer, type questionnaire, mais ils nous ont plutôt écoutés, l'opinion de chacun : oui c'est possible* ».

Le groupe de réflexion a permis aux participants un certain *insight* des difficultés à se lier, à former un groupe, à formuler leurs propres mots, en reconnaissant la valeur de la groupalité et des espaces de dialogue collectif dans la vie universitaire.

Références bibliographiques

- Anzieu, D. (1999). *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*. Paris : Dunod.
- Balint, M. (1960). *Le Médecin, son malade et la maladie*. Paris : Payot, 2003.
- Bleger, J. (1964). *Temas de Psicología, Entrevista y grupos*. Buenos Aires : Nueva Visión.
- Bleichmar, S. (2010). *Psicoanálisis extramuros. Puesta a prueba frente a lo traumático*. Buenos Aires : Entreideas.
- Castoriadis, C. (1975). *L'Institution imaginaire de la société*. Paris : Le Seuil.
- Castoriadis, C. (1986). *Domaines de l'homme (Les carrefours du labyrinthe II)*. Paris : Le Seuil.
- Foucault, M. (1992). *Microfísica del poder*. Madrid : La Piqueta.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF.
- Garcia-Oramas, M.-J. (2011). Le malaise professionnel chez les enseignants : une expérience du groupe de réflexion d'orientation psychanalytique au Mexique. *Cliopsy*, 5, 57-67.
- Kaës, R., Missenard, A. et al. (1982). *Le travail psychanalytique dans les groupes. Tome 2 : Les voies de l'élaboration*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1976). L'analyse inter-transférentielle. In R. Kaës, D. Anzieu, A. Béjarano, H. Scaglia et R. Gori, *Désir de former et formation du savoir* (p. 131-182). Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1994). *La parole et le lien*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1987). *L'institution et les institutions : études psychanalytiques*. Paris :

Dunod, 2003.

Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris : Le Seuil.

Laplanche, J. (1987). *Problématiques V : Le baquet. Transcendance du transfert*. Paris : PUF.

Lourau, R. (1971). *Analyse institutionnelle et pédagogie*. Paris : EPI.

Pichón-Rivière, E. (1970). *Del Psicoanálisis a la Psicología Social, Tomo II*. Argentina : Nueva Visión.

Radosh, S. (2003). *La Interpretación Psicoanalítica en los grupos. Anuario de investigación*. México : Universidad Autónoma, Xochimilco.

Radosh, S. (2006). Experiencias e ideas sobre grupos de reflexión efectuadas en congresos, coloquios y actividades científicas del campo "psi". Área 3. *Cuadernos de temas grupales e institucionales*, (Pags) Madrid : No. especial del Congreso Internacional: "Actualidad del Grupo Operativo".

Maria José Garcia Oramas

Université de Veracruz, Mexique

Silvia Radosh Corkidi

Université Autonome Metropolitaine, Xochimilco, Mexique

Pour citer ce texte :

Garcia Oramas, M.-J. et Radosh Corkidi, S. (2014). Le baquet de crabes. *Cliopsy*, 11, 91-99.